

Entretien avec Alexandra 'Spicey' Landé pour JUNE EVENTS 2024
Propos recueillis par Mélanie Drouère, avril 2024

La Probabilité du Néant est présenté le 4 juin à 21h
au Théâtre de l'Aquarium

Que signifie le titre de votre pièce, La Probabilité du Néant ?

C'est un titre chargé, qui me parle beaucoup. Pour l'anecdote, mon compagnon m'aide souvent à trouver les titres de mes spectacles et, comme il est anglophone, j'utilise la plupart du temps un vocabulaire anglais. Cette fois-ci, j'ai non seulement eu envie de termes francophones, mais de mots qui pèsent. Lui, en tant qu'anglophone, trouve ce titre vraiment trop *heavy* (*rire*).

Le mot « probabilité » est particulièrement fort, selon moi : il s'agit d'une chance, non d'une certitude, mais aussi d'un risque... Ce mot ouvre une porte sur un monde : que se passe-t-il *avant* cette possibilité de néant ? C'est sur cette idée de probabilité que j'ai appuyé la création. Mais une possibilité nourrie de quoi ? Dans quel univers ? Qui en témoigne ? Qui agit, qui n'agit pas ? Qui prend ou ne prend pas action ? Nous le voyons dans des situations et questions mondiales, telle celle de l'environnement : comment nous, peuple de ce monde, regardons, observons, sommes témoins, de la déchéance de notre environnement, et que faisons-nous ? Certains luttent au quotidien, d'autres non, tandis qu'il faudrait agir dans un effort collectif...

Que reprenez-vous de cette observation de « manque d'action collective » face aux situations agressives, que les victimes soient des êtres vivants ou d'autres êtres, la vie, les conditions de vie, l'environnement ?

Je vois ceci : le fait que nous soyons témoins, et que nous agissions ou non, a une réelle incidence sur cette probabilité-là. Cette idée rejoint l'expression anglaise *bystander effect* (« effet du témoin ») qui souligne que plus nous sommes nombreux à être témoins d'une scène injuste ou violente, moins nous agissons, comme si la responsabilité sociale était inversement proportionnelle au nombre de personnes présentes. Cet effet nous a aussi conduit, de manière plus sous-jacente, à nous intéresser au regard de l'autre, et c'est là une notion que nous explorons du début à la fin de la création.

Par contraste, le mot « néant » a également son importance, parce qu'il peut s'agir du « néant d'avant » comme du « néant d'après », de l'anéantissement, du chaos, du rien, de l'anarchie... L'articulation des deux pôles du titre est énigmatique. Pour moi, le néant, c'est tout et rien à la fois. Ma pièce se pose à cet endroit de jonction.

Vous faites danser huit virtuoses du street dance : comment les avez-vous rencontrés et choisis ?

Le *street dance* est un monde en soi, c'est tout un univers ! Nous sommes tous liés en une communauté très serrée. Nous vivons au Canada, mais circulons partout

dans le monde. Bon nombre d'entre nous nous connaissons parce que nous nous croisons dans des *battles*. À Montréal, la mission de ma compagnie, EBNFLOH, est non seulement de faire des créations et de la production, mais aussi de la professionnalisation des danseurs. Bien sûr, les *street dancers* sont très professionnels, ce sont des champions dans leur art, mais quand vient ensuite le travail de scène, une introduction est à impulser, relativement aux codes initiaux, que nous décidons ensuite de suivre ou de briser. Autrement dit, nous les accompagnons dans un environnement régi par d'autres codes, qu'il faut connaître, pour savoir comment rendre compatibles, ou non, les uns et les autres.

Je suis donc allée chercher des danseurs qui m'inspiraient par leur travail. Ils sont très visibles individuellement en tant que *free stylers*. Ils ont d'ailleurs dans la pièce beaucoup de place pour s'exprimer à travers leur danse, mais dans un contexte, des concepts et des chorégraphies assez précises. Je les trouve beaux et je les admire dans la compagnie, mais aussi à l'extérieur de la compagnie. Par ailleurs, nous avons accueilli de nouveaux danseurs dans la compagnie, et je tiens à poursuivre le même processus d'intégration : je m'assois avec eux, je leur parle, nous discutons de leurs envies. Il y a une atmosphère très douillette, très « famille », que nous cultivons dans la compagnie.

Comment réalisez-vous ce travail d'accompagnement des street dancers vers la scène contemporaine ?

Je fais le choix d'aider les interprètes à s'émanciper dans ce milieu de la scène, très différent du *street dance*, en tâchant de leur donner des outils pour ce qu'elles et ils font au quotidien, dans leurs entraînements, et dans les *battles*. La compagnie est un endroit d'accompagnement et de formation, notamment avec l'une de mes amies et collègue, Frédérique "Pax" Dumas, qui entraîne les danseurs. A la chasse parmi les interprètes que je côtoie, j'ai puisé dans les ressources des danseurs de la communauté qui avaient envie de dire quelque chose de la transmission, à travers leur corps et à travers la performance, en cherchant des « perles », en quelque sorte.

Mais cet accompagnement est aussi dépendant d'une question d'énergie et de *timing* de la part des interprètes. Parfois, le *timing* est bon pour eux car ils sont à un endroit où ils peuvent relever des défis, et qu'ils ont le goût de s'engager. Un an et demi ou deux ans de création dans le milieu *street dance*, c'est très long, sans compter les deux ou trois années de tournée qui viennent par la suite. Je leur demande donc de s'engager pour quatre ou cinq ans. Les danseurs, pour répondre positivement, doivent avoir une certaine maturité.

Quel processus de création spécifique avez-vous mené avec le DJ en live sur scène ?

Shash'U est un producteur très connu ici, au Québec. Je l'admire et nous avons une grande complicité, une grande affinité, notre collaboration s'étend sur près de vingt ans. Je trouve son art si complexe, riche et posé à la fois ! J'ai besoin de ça dans le travail : avoir des collaborateurs qui comprennent que je veux rester les deux pieds

dans le hip hop. Il m'est crucial de garder cet environnement même si nous explorons des zones qui sortent du cadre. L'énergie, la tension de la forme hip hop, nous la retrouvons dans la musique. Souvent, lorsque je crée, des idées me viennent, j'imagine alors des sections de composition et j'en parle à Shash'U. Je lui dis que j'entends tel ou tel instrument, je lui parle du thème, je lui donne des exemples de musiques, je détaille les énergies, et puis je lui fais confiance. Il fait sa composition et nous en discutons. Cette fois-ci, le live fait que la musique varie chaque soir, tout en ayant les mêmes trames. Les danseurs improvisent dans plusieurs sections de la pièce, donc cette musique live influence véritablement leur danse. Elle permet d'apporter un renouvellement que je trouve important. Shash'U et les danseurs sont en communication, en conversation, tout au long du spectacle. J'aime l'idée de cette chose qui se renouvelle, se promène et crée une forme de *happening*.